

*Comment madame de Valparay fut  
sauvée*

Madame de Valparay est bien jolie et bien romanesque. Elle ne vit que par l'imagination, mais elle a peur de Dieu et elle regarde sa fille, un adorable joujou de chair, quand elle sent venir la tentation.

Elle fut tentée et se pencha vers l'abîme.

M. de Valparay arrive un matin chez l'abbé Carron, sa petite fille à la main, au moment où il allait sortir pour une de ses œuvres pieuses. M. de Valparay était pâle, il ne pouvait parler ; il froissait une lettre, il la présente à l'abbé Carron.

— Voyez, dit-il, cette lettre que je viens de

trouver, on a osé l'adresser à ma femme. Et ma femme est partie. Et je suis sûr qu'elle est allée là où on l'attend.

— Et qui a écrit cette lettre ?

— C'est M. de Berthald ; vous le connaissez, il faut que je sache tout de suite où il est.

— Je ne vous le dirai pas, dit l'abbé Carron. Quand votre femme est-elle partie ?

— Tout à l'heure j'ai traversé sa chambre, et j'ai trouvé cette lettre ; de grâce, dites-moi où demeure M. de Berthald ; si je n'arrive pas chez lui avant elle pour l'empêcher d'y entrer, je ne veux plus revoir ma propre maison. Voyez, j'ai emmené mon enfant ; je ne sais où j'irai, mais je sais bien où je n'irai plus.

L'abbé Carron regarda la petite fille et l'embrassa.

— Pauvre mère ! dit-il.

— C'est elle que vous plaignez ?

— Oui, car vous qui n'êtes pas coupable, vous vous consolerez ; mais elle, si elle est coupable, qui la consolera quand elle n'aura plus son enfant ?

Et, saisi d'une de ces inspirations qui l'en-

trânaient jusque sur les cimes les plus escarpées pour tendre la main à un pêcheur, il prit la petite fille dans ses bras, la porta dans sa voiture, serra la main du mari et partit au galop.

Une heure après, le coupé de l'abbé Carron inquiétait fort un jeune homme qui se promenait près de Ville-d'Avray, devant la grille d'un jardin, et qui semblait attendre avec impatience.

L'abbé Carron ne s'était pas trompé de chemin.

Bientôt une voiture de place, stores à demi baissés, arriva devant la grille. L'abbé Carron était descendu de son coupé; il prit par la main la petite fille; il marcha, avec sa grâce sévère et souriante à la fois, au-devant de la jeune femme, qui avait ouvert la portière, mais qui n'osait pas descendre.

Elle avait reconnu l'abbé Caron, elle avait reconnu sa fille.

Où cacher sa honte?

Il s'approcha d'elle; elle était plus pâle que la mort; il lui tendit la main, il ne lui fit pas un reproche, il ne lui dit pas un mot; je me

trompe, il lui dit : *Madame, voilà votre petite fille.*

La femme éclata en sanglots; elle versa toutes les larmes de son cœur, elle tomba moitié agenouillée, moitié évanouie. L'abbé Carron referma la portière, monta dans son coupé et alla embrasser sa mère à Ville-d'Avray.

Un jour on lui raconta cette histoire.

— C'est un roman, dit-il avec son doux et charmant sourire.

— Oui, un roman comme vous les faites si bien.

Il voulut bien avouer qu'il avait eu plus de peine à ramener le mari que la femme. Dans sa charité tout évangélique, il avait voulu que le mari gardât le secret de la lettre, afin que la femme, pour leur bonheur futur, n'eût pas à rougir devant lui.

Mais une simple question que je voudrais poser devant les révérends pères jésuites : Madame de Valparay, qui a été sauvée miraculeusement par l'abbé Caron, doit-elle s'enorgueillir beaucoup devant les femmes qui ont péché?

*Je viens de chez ma mère*

Mademoiselle Georgina Romain était mal née, mais avec des mains pleines d'or; aussi sa mère lui avait payé pour homme légitime, un Grand d'Espagne, le comte de Riberya, qui n'avait que trois fois son âge. On n'a jamais mieux marié l'aurore avec le couchant.

Le comte était jaloux comme le soleil, mais la nuit est un sombre éventail qui met en garde contre le soleil. Et pourtant Georgina n'avait encore rien trouvé pour s'abriter des yeux indiscrets du Grand d'Espagne. Comme elle avait chez elle une salle de bains, elle ne pouvait pas imiter les petites bourgeoises pari-

siennes qui vont au bain en prenant le chemin des écolières. Si elle voulait aller à la messe, il allait à la messe, disant qu'il était trop bon chrétien pour ne pas faire son salut avec sa femme. Si elle allait au Bois, il allait au Bois; si elle allait dans le monde, il allait dans le monde. En un mot, il ne la quittait pas plus que son ombre, ce qui faisait dire à la pauvre femme en lisant la légende allemande :

— Ah ! bienheureux celui qui a perdu son ombre.

Elle trouvait que son mari l'aimait trop pour un homme seul, elle était emprisonnée dans les soixante ans du comte comme dans une cage de fer où pas un gentil oiseau ne chantait la chanson à madame.

Devant une pareille prison, qui donc viendra se hasarder aux sérénades? Il ne faut désespérer de rien.

Le comte de Riberya, quand il conduisait sa femme dans le monde, ne lui permettait pas de danser, sous prétexte que ce n'était plus de son âge à lui. Il ne la perdait jamais une minute de vue soit dans les corbeilles de femmes, soit au buffet. Si un mécréant causait avec

Georgina, il allait droit à elle, sans souci de l'éloquence du tentateur.

La pauvre femme était exaspérée.

— Ah ! comme je donnerais mon âme au diable ! disait-elle souvent.

Le diable est trop bon apôtre pour ne pas prendre une femme au mot.

Le diable se présenta à celle-ci dans un bal du boulevard Malesherbes, ou plutôt ce fut une de ses amies qui lui présenta le diable.

— Ma chère Georgina, M. le baron de Lux vous trouve si jolie qu'il veut à toute force savoir si votre ramage ressemble à votre plumage.

Il restait deux fauteuils libres derrière les danseurs. La comtesse donna audience au baron de Lux. C'était un homme d'esprit qui avait autant de cœur que Rodrigue et qui avait l'art exquis d'égarer les femmes dans les sentiers les plus perdus de la causerie amoureuse.

Mais naturellement le mari survint. Il resta debout devant sa femme qui lui présenta le baron de Lux.

Les deux hommes se dirent quelques mots,

après quoi l'amoureux improvisé continua son jeu. Le mari, toujours debout, piaffait d'impatience ; il avisa un fauteuil à côté du baron de Lux. Une vraie planche de salut. Dès qu'il fut son voisin, il lui parla. Il fallut donc que le jeune homme se fît causeur en partie double. Que dis-je ? en partie triple, car il eut avec la femme deux conversations, l'une pour être entendue du mari, l'autre pour n'être entendue que de la femme, comme ce paysan qui abat ses pommes et qui de temps en temps donne un coup de gaule dans l'arbre du voisin.

Nous donnerons ici un exemple de cette conversation à l'usage des femmes qui vont dans le monde pour s'y amuser un peu, beaucoup, passionnément.

Le baron de Lux au mari : — Monsieur il n'y a qu'un beau pays au monde, c'est l'Espagne.

Se tournant vers la femme : — N'est-ce pas, madame, que l'Espagne est un paradis terrestre ?

— Monsieur, je n'y suis jamais allée.

— Ni moi non plus. Ah ! madame, que vous

serez heureuse quand M. de Riberya vous conduira en Andalousie !

— J'espère bien n'y jamais aller.

Le mari n'entendait pas parler la femme. Le baron de Lux prit sa bonne voix de Tolède.

— Monsieur, donnez-moi des nouvelles de Prim.

Mais pendant que le mari parlait, le baron dit à la femme :

— Est-ce qu'on trouve toujours le comte sur votre chemin ?

— Toujours.

— Pourquoi avez-vous pris ce compagnon de voyage ?

— On m'a dit qu'il faisait bonne figure dans le monde.

Le baron s'était tourné vers le comte.

— Alors, selon vous, Prim gouvernera l'Espagne ?

Et se tournant vers la femme :

— Comment, vous ne ferez pas, vous aussi, une petite révolution ?

— Si Prim était là, peut-être. Mais encore, comment mettre le feu aux poudres ?

— Une idée ! Il faut commencer par le brouiller avec votre mère.

— C'est déjà fait. Mais il m'y conduit tous les jours et il m'attend dans la voiture.

— Sauvé, mon Dieu ! s'écria l'amoureux. Je vous attendrai dans l'escalier.

— C'est impossible, la maison n'a que trois étages, ma mère demeure au second, mon mari connaît les gens du premier et du troisième.

— Où demeure votre mère ?

— Boulevard Haussmann et rue de la Pépinière.

Le baron de Lux se tournant vers le mari :

— Ah ! M. Haussmann, une grande figure ! Il a fait sa révolution comme Prim.

Se retournant vers la femme comme s'il parlait toujours de M. Haussmann.

— Quoi, vous pouvez entrer boulevard Haussmann et sortir rue de la Pépinière ? Sauvé, mon Dieu !

— Perdue peut-être ! mon mari dirait que je vais à la caserne.

— Il ne vous verra pas sortir.

— Vous ne le connaissez pas. Il descend de

voiture avec moi et il me conduit jusqu'à la première marche de l'escalier.

— Oui, mais quand vous descendez ?

— Peut-être, mais il est toujours en éveil.

— C'est égal, je vous attends demain à trois heures, rue de la Pépinière. J'y vais souvent acheter des tableaux.

— Je n'irai pas.

Le mari écoutait de près.

— Vous parlez tableaux ?

— Oui, je conseillais à madame d'aller demain voir l'exposition de la vente San-Donato.

— De faux Greuze, monsieur, de faux Greuze !

— Ah ! monsieur, s'ils n'étaient que faux, cela me serait bien égal, mais ils sont mauvais.

L'amoureux se retourna vers la dame.

— N'est-ce pas que vous irez ?

— Non, je n'irai pas ; j'irai chez chez ma mère.

Le lendemain — en compagnie de son mari — elle alla — chez sa mère.

Cette fois, c'était comme l'oiseau qui s'envole de son nid, elle ne savait pas encore bien

se servir de ses ailes. Mais M. de Lux lui montra le chemin : il l'entraîna tout effarée dans un petit entresol de la rue de la Pépinière où elle trouva des tableaux. Mais elle ne les regarda pas.

Il y avait un beau feu dans la cheminée, un canapé engageant sur un admirable tapis de Perse. Et des fleurs partout, comme si ce fût la fête de la maison.

Tout cela avait été improvisé, mais tout cela était charmant.

Quand madame de Riberya remonta dans sa voiture, le mari fumait son troisième cigare.

— Dieu merci ! ma chère, vous avez un amour filial qui se porte bien !

— N'est-ce pas, mon ami ? Ah ! si vous saviez comme j'aime ma mère !

— Je voudrais bien savoir ce que vous pouvez vous dire pendant une heure.

— Que voulez-vous ! on entre, on s'embrasse, on se prend les mains, on parle, on écoute, on ne sait ce qu'on dit, c'est charmant ; on s'embrasse encore et on s'en revient très heureuse.

— Ma chère Georgina, si vous m'aimiez un

peu plus, vous n'iriez voir votre mère que deux fois par semaine.

— Deux fois par semaine ! Mais vous voulez me faire mourir de chagrin ! Vous êtes avare de moi. Quoi, je vous donne vingt-trois heures par jour et vous n'êtes pas content ? C'est bien le moins que je donne une heure à ma mère.

— C'était donc la fête de votre mère, puisque vous en rapportez ce camélia ?

— Non, c'est la fête de mon cœur, puisque je viens de chez ma mère.

## XII

### *Mademoiselle Aline*

Tout le monde, — monsieur Tout le monde, a vu souvent passer au Bois une femme — légère — d'une rare distinction et d'une nonchalante perversité. Elle a des yeux rayonnants et ténébreux comme la mer dans son flux ; on ne peut pas la regarder sans l'aimer ou la haïr : ceux qui ne l'aiment pas finissent par l'aimer, ceux qui l'aiment l'aiment toujours, car elle a ce charme pénétrant et voluptueux qui tient du sortilège ; on dirait que les charmeuses du moyen âge lui ont enseigné leurs maléfices.

Un élève de M. Ingres a peint le por-